

faces). Il commençait par oindre, avec de la teinture bleâtre de *rega* (espèce particulière de corail), les joues de la jeune fille et le front du jeune homme, accompagnant la cérémonie de prières adressées à Tané, maître de la vie. Il ordonnait ensuite aux nouveaux mariés de s'embrasser; puis, la libation accoutumée faite, le repas commençait.

Chez nos sauvages, le mariage n'était pas un engagement sérieux; bien moins encore était-il irrévocable. La fécondité même de la femme n'était pas toujours un titre suffisant pour ne pas être renvoyée ou négligée par le mari, qui, assez souvent, lui préférait ou lui adjoignait d'autres compagnes, mais sans aucune cérémonie, car, chez eux, le mariage était essentiellement unique. Il ne se répétait jamais, même après la mort de la première épouse.

Un Indien venait-il à mourir, toute la population se réunissait, surtout si le défunt était un guerrier renommé, ou membre de quelque puissante famille. Les parents engageaient une troupe de pleureurs qui devaient présider et vaquer à toutes les cérémonies des obsèques. Ceux-ci prenaient d'abord au défunt, comme je l'ai dit précédemment, des mèches de cheveux et de barbe, et des ongles qu'ils réunissaient à ses anciennes dents, sur une petite planchette. Ils roulaient et enveloppaient le corps dans une natte de pandanus ou de feuilles de cocotier, et ensuite, par des chants monotones et lascifs, coupés de cris sauvages, l'on pleurait le défunt.

(A continuer.)